

David Lodge – UTB, Groupe lecture, 16 avril 2015

□ David Lodge, selon l'état civil David John Lodge

Professeur de littérature anglaise à l'université de Birmingham jusqu'en 1987, critique littéraire et écrivain britannique. A aussi écrit des scénarios pour la télévision et 3 pièces de théâtre. Mais, « *La fiction m'a procuré davantage de plaisir, et plus d'angoisse aussi que la critique littéraire* »

Mes sources : A la réflexion, Russel Perkin, introductions et postface, Internet

Né le 28 janvier **1935** à Brockley dans la banlieue sud de Londres.

Fils unique d'une famille modeste de religion catholique

Son père William est musicien (saxo) dans un orchestre de jazz (et dans la Royal Air Force pendant la guerre). Il enseignera aussi la danse de salon : le foxtrot, la valse, le quickstep. Plus tard, après le déclin des night club, il sera figurant pour la télévision. Il s'intéresse aussi à la littérature et donne à lire à David des auteurs comme James Joyce et de Graham Greene.

Sa mère est secrétaire, d'origine irlandaise, le grand père de Lodge venait de Cork et possédait des bars. **Catholique** de tradition janséniste. Elle est croyante mais sans ostentation.

Son père, lui, est un « *non-catholique* », comme on le disait dans le milieu catholique. David Lodge va à l'école religieuse, mais chez lui il n'y a pas d'images saintes, ni de statues. La religion n'est pas un sujet qu'on aborde facilement. Enfant, il se sent en dehors du giron de l'église, Il essaye d'y trouver sa place, d'être accepté, mais reste en fait toujours à la périphérie à cause de sa timidité, de l'absence de pressions familiales et d'une compréhension imparfaite des codes pertinents. Par exemple, il n'a jamais appris à servir la messe, comme la plupart de ses pairs. Il n'a aucune envie de se lever de bonne heure pour assister aux messes quotidiennes, ni personne pour le forcer à persévérer.

A l'âge de 16 ans (1951) il s'inscrit au club des jeunes de la paroisse pour jouer au football (à l'école, le sport est le rugby qu'il déteste) et pour y rencontrer des filles. Il s'intègre à la vie communautaire plus qu'auparavant. Il devient plus sûr de lui, ses lectures élargissant ses horizons intellectuels.

C'est l'époque où il découvre James Joyce, Portrait de l'artiste en jeune homme : « *expérience d'identification immédiate* » a-t-il dit, et les romans catholiques de Greene et de Mauriac.

La même année, il va en vacances à **Heidelberg** à l'invitation de sa tante qui travaille en tant que secrétaire civile au quartier général de l'armée américaine.

Il est surpris en constatant la différence de situation entre le Royaume-Uni, où le rationnement est encore en cours, et les pays du continent, Belgique, France et même l'Allemagne occupée.

Passionné par la lecture, il est très tôt aussi attiré par l'écriture ; sa première publication a lieu à 15 ans une nouvelle, dans le journal de son lycée.

A 17 ans, il entre à l'université de Londres , une université totalement laïque et pluraliste.
fondée par Jeremy Bentham dont la dépouille momifiée et desséchée repose dans une châsse de verre sous le grand dôme, comme s'il souhaitait par sa seule présence se moquer de la doctrine chrétienne de la résurrection des corps

Il obtient sa licence, *Bachelor of Arts* (BA) en 1955.

Durant cette période, (à l'âge de 18ans), il rédige son premier roman, « *Le Diable, le Monde et la Chair* » (« non publié, Dieu merci », dira-t-il plus tard).

Il fait son service militaire de deux ans, dans l'Armée royale blindée. Il refuse de suivre une formation d'officier de réserve. Il sera donc secrétaire, au camp de Bovington (Dorset). Il reprendra son parcours de soldat pour évoquer celui du narrateur, dans *Rouquin, tu es cinglé*, inédit en France,.

Libéré en août 1957, David Lodge revient à l'université de Londres où il obtient un *Master of Arts* avec un mémoire sur les romanciers catholiques britanniques.

Les débuts professionnels et le doctorat (1960-1967)

A 24 ans, il se marie avec Mary Frances Jacob, elle aussi diplômée (MA) de l'université de Londres, et ils auront trois enfants dont un dernier fils né en 1966 avec le syndrome de Down. Il vit toujours avec sa femme, en grande complicité, selon les journalistes qui l'interviewent.

Pendant 2 ans, il travaille à Londres comme professeur d'anglais pour le *British Council*. En 1960, il obtient un emploi de chargé de cours à l'université de Birmingham où il prépare sa thèse de doctorat (Ph.D.) de littérature anglaise.

1960 *The picturegoers« Les spectateurs de cinéma », inédit en France*).

1962 *Ginger, you're Barmy, Rouquin tu es cinglé, inédit en France* .

En automne 1963, il participe à l'élaboration d'un spectacle pour le Birmingham Repertory Theatre. C'est au cours d'une représentation, dans un sketch comportant l'écoute d'un transistor, qu'il apprend, en même temps que la salle, l'assassinat de Kennedy, ce qui, dit-il, jette un froid sur la suite du spectacle. Evidemment ! Mais, à travers cette expérience

théâtrale, il se découvre un certain talent comique, qu'il exploitera dans son roman suivant, et d'une façon générale par la suite, alors que ses deux premiers romans étaient tout à fait sérieux et réaliste.

1963 : la publication de l'Amant de Lady Chatterley est autorisée. Parution du 1^{er} album des Beatles. Depuis lors, la révolution sexuelle s'impose très rapidement. Les liens entre la sexualité, l'amour et le mariage autrefois pris pour acquis se desserrent, voire se coupent. Nombreux sont ceux qui pensent désormais qu'il est tout à fait acceptable de rechercher le plaisir sexuel sans l'engagement affectif interpersonnel, et que, parallèlement, l'amour n'est plus considéré comme inséparable du mariage. Concubinage, monoparentalité, homosexualité ne sont plus jugés comme honteux.

Séjour aux États-Unis (1964-1965)

En **1964-65**, il séjourne aux États-Unis grâce une bourse d'études de la Fondation Harkness, qui astreint le bénéficiaire à voyager au minimum 3 mois sur 12 aux États-Unis avec une voiture fournie par la société. D'août 1964 à mars 1965, la famille réside à Providence (Rhode-Island). David Lodge suit les cours de Littérature américaine à l'université Brown. Puis, lui et sa femme, partent en voyage jusqu'à San Francisco. Durant cette période, dépourvu d'obligations d'enseignement, il écrit assez rapidement son troisième roman, [La Chute du British Museum](#).

Le retour en Angleterre est assez difficile :

«J'avais le moral à zéro. Je souffrais moitié d'un "syndrome de manque" après une année euphorique passée en Amérique avec ma femme et mes deux enfants comme boursier de la fondation Harkness, et moitié d'un mécontentement aigu par rapport à la maison mal construite que nous habitions à notre retour à Birmingham, quatre pièces aux proportions mesquines et insuffisamment chauffées, combiné au désespoir de ne pouvoir trouver mieux à la portée de mes moyens. » Introduction à L'homme qui ne voulait plus se lever, p 9. Nouvelle écrite pendant l'hiver 1965-66.

Cependant, dès 1966 (31 ans), il publie son premier ouvrage de critique universitaire, [Le Langage de la Fiction](#) et soutient sa thèse, consacrée au [Roman catholique du Mouvement d'Oxford à nos jours](#).

Construction d'une œuvre à la fois théorique et fictionnelle (1967-1987)

Pendant 20 ans, il poursuivra sa carrière universitaire à l'université de Birmingham, tout en écrivant de nombreux autres essais de **critique littéraire** et des romans. Il a eu une proposition de poste à Cambridge, mais l'a refusée. D'après Perkin, ses origines urbaines (banlieusardes ?) et de classe moyenne inférieure l'en auraient dissuadé (p 11). En 1969, il

passe six mois comme « Professeur associé » à l'université de **Berkeley**. C'est une seconde expérience américaine importante pour la suite de son œuvre théorique et fictionnelle.

Dans ces années, il est souvent envoyé en missions universitaires ou culturelles et se met à voyager beaucoup (il fait même le tour du monde en 3 semaines ~~en 1982~~ : Hong Kong, Séoul, Tokyo, Honolulu, Los Angeles) = « *commode, économique et avec d'excellents guides* ».

Dans les derniers jours de l'année 1978 je me rendis à New York pour assister au congrès annuel de la MLA (Modern Language Association) d'Amérique. Bien qu'on m'ait déjà beaucoup parlé de cet évènement, son échelle colossale et son rythme frénétique m'attiraient et m'étonnaient à la fois. 10 000 universitaires rassemblés dans 2 gratte-ciel de Manhattan assistant à des conférences ou participant à des débats sur tous les sujets littéraires imaginables de « Anciennes énigmes anglaises » aux « Concordances de Faulkner », de « L'enseignement et l'apprentissage féministes et lesbiens » au « Problèmes de distorsion culturelle dans la traduction des explétifs chez Cortazar, Sender, Baudelaire et Flaubert ». Je cite ici, à partir du programme officiel, un volume aussi épais que l'annuaire téléphonique d'une petite ville, annonçant 600 manifestations jusqu'à 30 à la fois, de 8h30 à 22h15 pendant les 3 jours que durait le congrès

Il est frappé de constater combien le discours critique et la théorie littéraire sont homogènes dans le monde entier : les mêmes questions et les mêmes intervenants. Les congrès et les colloques sont les lieux de rassemblement de vieux amis et de vieux ennemis, de gens qui peuvent vous décrocher un poste ou une invitation, une exposition publique professionnelle ET l'opportunité de rencontres érotiques, bien sûr.

1975 Changement de décor (Changing places)

1980 Un tout petit monde-(Small world)

1988 Jeu de société (Nice work)

13 ans plus tard, 2001 Pensées secrètes

A 52 ans, il abandonne l'université, avec le titre de Professeur honoraire, afin de se consacrer entièrement à l'écriture. Il ne souhaite plus écrire dans le domaine de la critique littéraire pour le public universitaire « *car il trouve futile et arrogant de voir des critiques dire aux écrivains sur quoi ils devraient écrire, comment le faire et quels sujets abandonner* ». Il déplore aussi qu'à cause des contraintes budgétaires, la vie universitaire ait bien changé, et qu'il n'y ressent plus « la joie de vivre » à cause de la « machine » au service de trop nombreux étudiants. Perkin p 115.

Après sa retraite, il oriente ses travaux théoriques vers le grand public. En 1991, Le journal *The Independant* lui propose de tenir une rubrique sur le roman dans son supplément dominical. La rubrique reçoit le nom de : **L'art de la fiction** (*Art of fiction*). Une fois achevée, ces rubriques seront publiées après un certain nombre de modifications (**montrer le livre**) :

- à partir d'exemples généralement pris dans la littérature de langue anglaise (sauf Kundera, Nabokov) , DL étudie différents procédés stylistiques (~~répétition, variation des niveaux de langue, etc.~~) ou narratifs (~~variation des points de vue, défamiliarisation, etc.~~).
- Outils pour comprendre le fonctionnement de la littérature : « trucs » dont se servent les auteurs pour faire rire, créer le suspense, présenter un personnage, découper en chapitres, etc...

1991 : Nouvelles du Paradis

1995 : Thérapie

1999 Les 4 vérités

2001 Pensées secrètes

2004 : L'auteur, l'auteur (Henry James)

2008 La vie en sourdine

2011 : Un homme de tempérament (Hubert George Wells)

En 1997, il est nommé Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres, par le Ministère Français de la culture.

Un roman est une longue réponse cette question “de quoi s’agit-il?” Je crois qu’il est possible de donner une réponse courte, c'est-à-dire, je crois qu’un roman doit avoir une unité thématique et une unité narrative qui peuvent être décrites. Chacun de mes romans correspond à une phase particulière ou à un aspect de ma propre vie. Par exemple, être allé à l’Université de Californie pendant la révolution étudiante, être un catholique anglais lors d’une période de grand changement dans l’église catholique, participer au circuit des conférences académiques internationales.

Mais cela ne veut pas dire qu’ils sont autobiographiques au sens strict. Je pars de l’intuition de que, ce que j’ai expérimenté ou observé, peut avoir une signification qui dépasse la sphère privée et générer une histoire fictionnelle. British council.

C'est ce que je vous propose de mettre en œuvre maintenant : le point de départ autobiographique, l'histoire fictionnelle, l'unité narrative ... et l'art du comique. Qu'est-ce qui fait rire chez DL ?

Conclusion :

Nous venons de passer en revue les romans de David Lodge. Il se lit facilement, l'écriture est fluide (parfois, il reprend son costume de professeur, et quand il veut démonter ou expliquer un point de vue, il y a à mon avis, quelques longueurs). Mais il a le don des situations, parfois caricaturales, tellement vraies qu'on s'y croirait. On rit beaucoup avec David Lodge. Ses comédies ne sont pas sombres ; rarement teintés d'un peu d'humour noir (les collants de mère Teresa), mais souvent un happy end.

C'est un auteur à succès populaire; Il est « libéral », tolérant, ouvert sur le monde contemporain et ses problèmes : la vie universitaire bien sûr, la révolte étudiante, mais aussi la place de la religion dans la vie, la philosophie, la crise de la mi-vie, la vieillesse, le journalisme, la télévision, le monde du travail. Sur le plan social, il décrit plutôt la classe moyenne, même moyenne supérieure à laquelle nous nous identifions aisément.

Certains disent qu'il écrit ce genre de roman qu'on ne lit qu'une fois. Peut-être à tort, d'ailleurs, car c'est un roi de l'humour, plein d'ironie qu'on ne perçoit pas toujours à la première lecture lorsqu'on découvre la situation.

Je me suis demandé si David Lodge pratiquait ce qu'on appelle traditionnellement « l'humour anglais ».

Qu'est-ce que l'humour anglais ? Comme l'a dit Pierre Desproges : « L'humour anglais souligne avec amertume et désespoir l'absurdité du monde. L'humour français se rit de la belle-mère ». Ou encore Shakespeare : « une plaisanterie dite d'un air triste ».

C'est The Full Monty (le Grand jeu), ou le Journal de Bridget Jones, ou Hugh Grant, par rapport à Qu'est-ce que j'ai fait au Bon dieu ? ou au Gendarme de St Tropez.

L'humour anglais est « pince sans rire », il rit en dedans (un anglais qui s'esclaffe n'est pas anglais, ... c'est un écossais !). Il se base sur l'absurde et l'inattendu (« **nonsense** », loufoque), c'est Charlie Chaplin pauvre, mort de faim, qui se délecte en suçant les clous d'une vieille chaussure qu'il a fait cuire.

L'humour anglais n'est ni méchant (pas de sarcasme ad hominem), ni conformiste (extravagant, les anglais ont conscience de leurs côtés ridicules). Il n'a pas l'esprit de classe. Il ne fait pas « de l'esprit » (élitiste, parisien, diraient certains !). L'humour anglais pratique l'**understatement**, la minimisation des faits, le décalage par rapport à la réalité : si un anglais arrive quelques minutes en retard parce que le toit de sa maison s'est effondré, il dira qu'il a

été retenu par un léger contretemps. Il ne cherche pas à convaincre, de fait il dément la réalité. Il joue avec l'**autodérision**, c'est-à-dire, qu'il prend en commisération le moi faible et ridicule.

Et David Lodge dans tout ça ? Bien sûr qu'il pratique l'**autodérision**. Sa propre surdité, dans La vie en sourdine, les carences de l'université en Angleterre dans sa trilogie de campus, sa dépression nerveuse minable dans Thérapie, sa fille qui lui suggère d'écrire des blagues pour les crakers, etc.... Et heureusement, car s'il n'était méchant qu'envers les autres, on n'aimerait pas David Lodge.

Car il est méchant, il est ironique. Tout est intentionnel et sérieux. Quand il rit, c'est au-dehors. C'est clair et net. Ses plaisanteries, ses situations dramatiques incitent le lecteur à démasquer les désordres du monde. David Lodge s'engage. Il ne sous-estime pas la réalité (understatement). Au contraire, il l'interpelle. Il peut être féroce, voire sacrilège (Jeux de maux). Son intention est d'instruire sur les mœurs publiques ou privées par l'amusement : quiproquo, caricatures, situations grotesques poussées à bout. Il tourne en ridicule ses protagonistes. Il suscite une émotion moqueuse.

Il est habile aussi, il glisse des mots d'esprit. Il écrit des pastiches littéraires « à la manière de » que ne suivent que les initiés. C'est aussi une écriture fine, intelligente.

A mon sens, avec ses jeux de mots, avec ses dénonciations non voilées et acerbes, David Lodge tient plus du Canard enchaîné que du Full Monty (Le Grand jeu). Bref, en un mot, David Lodge est un auteur satirique.